Document generated on 04/28/2024 7:48 a.m.

Liberté

Rappel à l'ordre

André Major

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31482ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, A. (1993). Rappel à l'ordre. *Liberté*, *35*(1), 185–188.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENTRE DEUX LIVRES

ANDRÉ MAJOR

RAPPEL À L'ORDRE

Entre deux livres j'aimerais pouvoir confesser que je ne pense plus qu'à mes devoirs, ne sacrifie plus qu'à mes diverses obligations professionnelles et familiales, tout en me ménageant de fréquentes séances de farniente au cours desquelles je flâne et rêve sans scrupule, sans pourtant, un seul instant, cesser de ruminer les premiers mots (si décisifs, comme on sait) du livre à venir. Mais tout cela serait faux, tout au moins en ce qui concerne la fameuse rumination créatrice, car sitôt délivré d'un livre, j'entretiens délibérément, presque religieusement, l'idée que c'en est fini à jamais de vivre dans le tiraillement perpétuel, la culpabilité surtout, le temps consacré à l'écriture devenant du temps volé à mes proches et à la qualité de mon gagne-pain, de la même manière que le temps accordé à ma famille et à mon travail de réalisateur se trouve volé, lui, à la création. Bref, jamais détendu, je m'épuise à vivre dans ce va-et-vient infernal, et je maudis l'espèce de névrose qui m'interdit la jouissance d'une existence ordinaire. Pour en finir une fois pour toutes, et connaître enfin le repos de l'esprit, je m'exerce au détachement dès le réveil, me fermant à toute sollicitation étrangère au quotidien, et même quand une lecture me stimule, quand une image se présente à moi, pleine de promesses, quand l'envie de renouer avec le langage me prend à l'improviste, je me précipite sur la première distraction venue — une recette de cuisine à

mettre à l'épreuve, une plante à soigner, une tâche remise à plus tard et qui prend tout à coup un caractère d'urgence. Pour favoriser un tel détachement, j'ai des dizaines de trucs à peu près infaillibles: je me rappelle un article blessant ou simplement frustrant sur mon dernier livre — ce qui ne manque jamais —, le silence d'un ami, les fastidieuses et épuisantes soirées passées à corriger la énième version de mon dernier ouvrage paru, l'insatisfaction d'avoir écrit autre chose que ce que j'avais projeté (bien que cet écart entre le livre rêvé et sa réalisation soit aussi inévitable que l'hiver), le peu de profit matériel autant que spirituel que je tire de pareille aventure — là-dessus ma mauvaise foi est flagrante puisque chaque livre m'a guéri soit d'une obsession tenace, soit d'une nostalgie paralysante, ou à tout le moins soulagé d'un non-dit à la longue insupportable.

Évidemment, un tel détachement, entretenu aussi artificiellement, ne peut pas durer éternellement: vient le moment où n'en pouvant plus, je reviens à l'écriture sans intention bien arrêtée, juste pour voir si entre les mots et moi ça marche toujours, si les mots ont encore quelque chose à me dire. La plupart du temps, je risque une phrase ou deux dans mes carnets, remettant à plus tard une véritable confrontation avec un projet à long terme, et je m'en tiens à des observations qu'à la relecture je trouve dépourvues de toute portée universelle, à peine inutiles à l'élucidation de mes sentiments personnels, ce qui m'autorise de ce fait à me détourner de toute récidive, du moins pour le moment. Si je m'arrange ainsi pour ne pas prendre au sérieux mes rares pulsions créatrices, ce n'est pas, comme je me plais à le croire et à le laisser croire, par paresse pure et simple ou parce que je répugne au brouhaha où se noie fatalement ce qui vient de paraître, mais faute de la foi requise pour m'engager à nouveau dans une aventure qui implique une confiance quasi aveugle dans le pouvoir de mon langage,

faute également du désir d'y subordonner tout le reste (la pensée, la lecture et l'existence elle-même) et que j'attribue volontiers au manque de temps, à la déperdition de l'énergie dont je disposais durant ma jeunesse.

Cette foi m'a quitté peu à peu ou c'est moi qui l'ai abjurée, je ne sais trop; mais, chose certaine, je n'ai pas cru longtemps à mon destin d'écrivain, peut-être parce que le sentiment de mes devoirs, accru par une culpabilité excessive, m'a empêché de tout sacrifier à cette activité devenue chez moi semi-clandestine, d'où l'impression que j'ai d'être une espèce d'imposteur — mot un peu fort, je l'admets mais pour le remplacer par celui d'intrus, sans doute plus juste*. Si je risquais une explication plus profonde, je dirais qu'il m'est arrivé ce que Somerset Maugham décrit dans *Et mon fantôme en rit encore*, à savoir que chez «celui qui prend conscience de la trivialité des affaires humaines, le romancier est mort».

Preuve de mon amateurisme, j'ai toujours écrit entre parenthèses, je veux dire à la campagne, durant les vacances, quand j'avais tout mon temps et le loisir de le perdre à ma guise, stimulé par les retrouvailles avec un paysage auquel mon enfance s'est depuis longtemps confondue — paysage porteur de tout un univers imaginaire et d'un dynamisme qui emportait toutes mes réserves, tous mes refus, et qui libérait une parole verrouillée à double tour. C'est dans mon refuge montagnard, au cœur des bois, que j'ai toujours entendu les appels lancinants du langage et que j'accouchais du premier jet sur lequel je travaillais tout au long de l'année avec le sentiment réconfortant d'échapper de la sorte à la lente dérive de l'existence. Comme si ce livre en train de se faire m'avait abrité du sort commun, du temps qui

* Les prix littéraires que j'ai reçus depuis la première rédaction de ce texte n'ont rien changé à mon sentiment d'être un intrus.

défait tout sur son passage, y compris la mémoire si vive des émotions anciennes, et de la radicale insignifiance de ma vie. Mais cette insignifiance, quoi que j'aie tenté pour pactiser avec elle, pour m'en faire une raison, si on veut, je mentirais si je prétendais m'en être accommodé pour de bon, l'exigence du langage n'ayant de cesse de me ramener à l'ordre — cet ordre qui est le seul auquel je reconnaisse une quelconque légitimité.